

ses représentants ordinaires sont appelés au service militaire. Il est clair que si les représentants d'une société commerciale sont rappelés au service subitement, c'est-à-dire hors de toutes prévisions, on n'hésitera pas à mettre la société au bénéfice de la suspension, lors même qu'elle en aurait déjà profité durant les périodes de service antérieures. Mais sous le régime ordinaire qui comporte d'assez longues périodes de congé entre deux services, on peut parfaitement exiger des sociétés qu'elles s'organisent de manière à être représentées même en l'absence de leurs représentants habituels, soit qu'elles désignent un fondé de pouvoirs ayant qualité pour agir en matière de poursuite, soit même qu'elles élisent un nouvel administrateur ou gérant. Il est inadmissible en effet qu'une société puisse, comme en l'espèce, rester plus de huit mois à l'abri des poursuites sous le prétexte que son unique représentant n'a jamais été libéré du service plus de quatre semaines consécutives. Il n'est pas douteux pourtant que Duport aurait eu tout le temps, entre deux périodes de service, ou de désigner lui-même un mandataire ayant qualité pour répondre aux poursuites qui seraient dirigées contre la société, ou même de faire désigner un autre gérant par une assemblée des associés convoquée à cet effet en conformité des statuts, et il aurait eu d'autant plus de raisons de le faire qu'il savait que la société était menacée de poursuites. Il objecte que deux de ses associés sont décédés, la situation de leurs héritiers n'étant pas encore élucidée, et que le quatrième est à l'étranger et qu'il n'est pas possible de communiquer avec lui. En réalité, cela n'empêchait pas la convocation de l'assemblée. Pour ce qui est d'André Leroy, il n'aurait été ni long ni compliqué de lui faire désigner un curateur chargé d'assister à l'assemblée à sa place et d'y faire valoir ses droits (cf. art. 392 ch. 1 CC), et l'on pouvait en faire de même pour les héritiers de Georges Leroy.

Quant à ceux de Charles Kocher, dont la succession s'est ouverte en Suisse, comme ils avaient acquis les droits de

leur auteur dans la société du seul fait de sa mort (art. 11 des statuts), Duport aurait été en droit de les sommer de désigner un mandataire commun, ainsi qu'ils en avaient l'obligation en vertu de l'art. 797 CO, et de se passer de leur concours s'ils ne s'exécutaient pas. On comprend donc parfaitement que l'hoirie Morel soit intervenue auprès de l'office pour mettre fin à une situation qu'elle jugeait à bon droit intolérable. Cependant à ce moment-là Duport était mobilisé et c'est avec raison — comme on l'a déjà dit — que l'office a refusé de notifier immédiatement le commandement de payer ; s'il a eu tort d'ajouter que la notification serait différée jusque quatre semaines après le retour de Duport, cette décision-là n'a pas été formellement attaquée par l'hoirie Morel. Le recours doit donc être rejeté. Avis est toutefois donné à la débitrice qu'elle devra dans le plus bref délai procéder comme il a été dit ci-dessus, si elle ne veut pas s'exposer au risque de se voir poursuivie valablement, même en l'absence de son représentant actuel.

La Chambre des poursuites et des faillites prononce :

Le recours est rejeté dans le sens des motifs.

9. Entscheidung vom 14. Februar 1945 i. S. Lehmann-Kolb.

Verwertung (Art. 116 ff. SchKG). Das Betreibungsamt hat einem Verwertungsbegehren Folge zu geben, wenn die *betreibungsrechtlichen* Voraussetzungen dazu gegeben sind, ohne Rücksicht auf etwaige Vereinbarung der Parteien, wonach der Gläubiger dem Schuldner ratenweise Abzahlung der Betreibungssumme gestattete.

Réalisation (art. 116 et suiv. LP). L'office des poursuites est tenu de donner suite à la réquisition de vente lorsque les conditions prévues par le LP sont réalisées, sans tenir compte d'une convention par laquelle le créancier aurait autorisé le débiteur à s'acquitter par acomptes.

Realizzazione (art. 116 e ss. LEF). L'ufficio d'esecuzione, ove si avverino le condizioni stabilite dalla LEF, deve dar corso alla domanda di vendita, senza tener conto di una convenzione ai termini della quale il creditore avrebbe autorizzato il debitore a estinguere il debito ratealmente.

A. — In einem Prozessvergleich vom 30. Juni 1944 vereinbarten die Betreibungsparteien, dass die Betreibungsforderung von Fr. 124.15 inkl. Kosten in 8 Monatsraten von Fr. 15.50 an das Betreibungsamt zu zahlen sei, wobei während des Militärrechtsstillstandes des Ehemannes der betriebenen Frau Lehmann keine Raten fällig werden sollten. Da sich der Ehemann bis am 15. (nach der Rekurrentin bis am 20.) Juli 1944 im Dienst befunden hatte, widerrief das Betreibungsamt die am 20. Juli erfolgte Mitteilung des Verwertungsbegehrens am 24. Juli und teilte dem Ehemann gleichzeitig mit, er geniesse noch bis 18. August Rechtsstillstand. An diesem Tage stellte der Gläubiger ein neues Verwertungsbegehren und leistete die Schuldnerin eine Zahlung von Fr. 20.50 an das Betreibungsamt, worauf dieses am 21. August Aufschub der Verwertung um 7 Monate gegen monatliche Abschlagszahlungen anordnete. Hiegegen beschwerte sich die Schuldnerin mit der Begründung, die Verwertungsbegehren und deren Mitteilung seien während des Militärrechtsstillstandes des Mannes erfolgt; sie habe ihre Zahlung von Fr. 20.50 am 18. August rechtzeitig geleistet, infolgedessen sei der Gläubiger gar nicht berechtigt gewesen, das Verwertungsbegehren zu stellen...

Die Vorinstanz wies die Beschwerde ab. Sie führt aus, der gemäss Vergleich auf die Schuldnerin anwendbare Militärrechtsstillstand ihres Mannes habe nicht, wie das Betreibungsamt dem letztern mitteilte, bis am 18., sondern nur bis am 12. August 1944 gedauert; das am 18. gestellte Verwertungsbegehren sei daher, ungeachtet der unrichtigen Mitteilung des Betreibungsamtes, zulässig und die Ratenzahlung vom gleichen Tage verspätet gewesen. Das Betreibungsamt habe mithin dem Begehren Folge geben müssen.

B. — Mit dem vorliegenden Rekurs hält die Beschwerdeführerin an ihrem Antrag auf Ungültigerklärung der Mitteilung des Verwertungsbegehrens fest. Sie führt aus, ihr Mann sei nicht am 15., sondern erst am 20. Juli 1944

entlassen worden, der nachdienstliche Rechtsstillstand somit bis 18. August gelaufen, ihre Zahlung von diesem Tage daher rechtzeitig und das Verwertungsbegehren unzulässig gewesen.

*Die Schuldbetreibungs- und Konkurskammer
zieht in Erwägung:*

Die Vorinstanz hat die Beschwerde abgewiesen mit der Begründung, dass die Einzahlung der im Prozessvergleich vereinbarten ersten Rate verspätet erfolgt, daher jene Abzahlungsvereinbarung dahingefallen und das Verwertungsbegehren wieder zulässig gewesen sei. Allein das Betreibungsamt hätte einem Verwertungsbegehren überhaupt ohne jede Rücksicht auf jene Parteivereinbarung und darauf, ob sie seitens der Schuldnerin eingehalten worden sei, Folge geben müssen, nachdem unbestrittenermassen die *betreibungsrechtlichen* Voraussetzungen für die Stellung eines Verwertungsbegehrens vorlagen. Die Pfändung war durch den Prozessvergleich nicht berührt worden und die Mitteilung des Verwertungsbegehrens erfolgte am 21. August, also *nach* Ablauf des Militärrechtsstillstandes des Ehemannes, auch wenn er nicht nur bis zum 12., sondern nach der (gemäss Dienstbüchlein zutreffenden) Berechnung der Rekurrentin bis zum 18. August dauerte. Einzig mit der Frage nach dem Vorliegen der betreibungsrechtlichen Voraussetzungen für die Verwertung haben sich die Betreibungsbehörden zu befassen, nicht aber mit allfälligen vertraglichen Zusagen des Gläubigers, diese nicht zu verlangen (BGE 69 III 4; 44 III 57). Aus diesem Grunde war die Beschwerde betr. Mitteilung des Verwertungsbegehrens ohne weiteres abzuweisen.

Demnach erkennt die Schuldbetr.- u. Konkurskammer:
Der Rekurs wird abgewiesen.